

Poète et soldat

Ernst Jünger

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*

Qu'est-ce qui avait changé dans le monde depuis Homère et Shakespeare ? La machine. Aussi Ernst Jünger commença-t-il par célébrer l'homme nouveau, l'homme du XX^e siècle, par opposition au bourgeois, figure emblématique du XIX^e siècle romantique. L'homme nouveau, c'est-à-dire le travailleur.

Puis il célébra la guerre et le soldat, car il avait lu Homère comme tous les jeunes Allemands depuis Hölderlin ; il était nourri de culture grecque, ce moine-dandy-soldat-lettré. Et il aimait la littérature française autant que Goethe l'avait aimée en son temps. Il était en France pendant l'Occupation, comme un officier français eût pu se trouver en Rhénanie ou en Thuringe durant les campagnes napoléoniennes, comme le prince De Ligne était partout chez lui dans l'Europe sans patries de l'Ancien Régime, cet homme qui lui aussi aime la guerre et la célébra. Homère avait dit : les dieux envoient des malheurs aux hommes afin que les poètes puissent chanter les héros. Jünger était un poète qui voulut chanter les dieux et les héros, comme Hölderlin l'avait fait avant lui. Mais voilà, il n'y avait plus de dieux, la machine les avait remplacés, vérité dure à admettre, et il n'y avait plus rien à chanter. Tel fut le drame de Jünger. Alors, de soldat, de héros, il se transforma en dandy, en touriste.

Pendant son séjour parisien, il fréquenta Léautaud, Jouhandeau, Cocteau, esprits libres qui pensaient qu'on pouvait encore fraterniser et s'inviter d'un camp à

l'autre comme c'était le cas sous l'Ancien Régime. Mais les guerres d'autrefois n'étaient pas idéologiques. Jünger passa l'Occupation en lisant Bloy et en faisant les bouquinistes des quais, et il trouva des merveilles dont il s'enchantait.

Il était aimé de tous car il incarnait aux yeux du Français le type de l'officier allemand, courtois, distingué et lettré, à qui l'on s'honore de serrer la main. Bien sûr, il avait depuis longtemps pris ses distances vis-à-vis d'Hitler, qui continua néanmoins à le ménager. On ne touche pas à un héros de la Première Guerre mondiale. Or Jünger avait été un soldat et un héros. A Paris, la guerre finie, il était en vacances, sans se douter qu'il était un occupant : sa gentillesse le faisait oublier à tout un chacun.

Terrien, rêveur, spirituel

La vieille terre n'arrivait pas à accoucher d'un monde nouveau. Tout s'enlisait en Europe et les patries, comme de jeunes héroïnes d'Anouilh, de Kleist ou de Giraudoux, perdaient leur sourire et leur sang. Il était bien tard pour venir sur la terre.

Jünger ressemblait à notre Drieu La Rochelle, mais en plus solide, en mieux armé pour traverser un siècle de fer : Drieu se donna la mort en 1945, Jünger survécut à deux guerres et mourut centenaire. Il est vrai qu'il avait des curio-

lettres

Ernst Jünger

Journaux de guerre
t. I, 1914-1918, t. II
1939-1948

Gallimard, Bibliothèque
de la Pléiade, Paris
2008, 870 p. et
1374 p.

sités d'entomologiste et que cela conserve mieux que l'amour des femmes et des causes perdues.

Le romantisme allemand n'est pas le romantisme français. Il a quelque chose à la fois de plus terrien et de plus rêveur, qui le soustrait au monde et à la politique. Drieu songeait à cet avenir qui reculait toujours. Son aventure napoléonienne, le jour venu, ne lui aura laissé que des cendres et sa jeunesse retrouvée dans la mort. Mais ce que cherchait Jünger dans la France, ce n'était pas le romantisme, c'était l'esprit de Rivarol, le feu de Diderot, la méchanceté d'un Bloy. Jünger était-il le bon Allemand tel que l'avait rêvé Nietzsche ?

Jünger était plus métaphysicien que Drieu, plus sensible au mythe qu'à l'histoire ; il savait que le temps n'existe pas en soi, qu'il fait toujours une boucle. Le mythe n'est pas de l'histoire ancienne, il est une réalité intemporelle qui se répète et s'accomplit dans l'histoire. Jünger croyait aux idées platoniciennes, à l'Être divin, aux instances métaphysiques.

« Pendant la Première Guerre mondiale, écrit-il dans son *Journal*, le 6 juin 1942, la question qui se posait était de savoir lequel des deux serait le plus fort de l'homme ou de la machine. Il s'agit de savoir aujourd'hui à qui de l'homme ou des automates, doit échoir la domination du monde. »

Chesterton, dans son essai *Outline of Sanity*, et Bernanos, dans sa *France contre les robots*, se posaient la question dans les mêmes termes et y apportaient à peu près la même réponse. On voit de quel côté a depuis penché la balance. Aussi, conclut-il, « nous devons combattre avant tout en notre propre cœur ce qui voudrait y devenir du métal ou de la pierre » (*Journal*, 18 novembre 1941). « Notre vie est comme un miroir à la surface duquel, si nébuleuses et brouillées qu'elles soient, se dessinent des

choses de la plus haute signification. Un jour nous pénétrons dans ce qui se reflète là, et nous atteignons la perfection. Le degré de perfection que nous pouvons supporter est déjà esquissé dans notre vie... Nous sommes des combinaisons passagères de l'absolu : il nous faut retourner à l'absolu, et c'est justement cette possibilité que nous offre la mort. La mort a son mystère qui surpasse celui de l'amour. Dans sa main, nous devenons des initiés, des mystagogues. Le sourire de la surprise est déjà spirituel, et pourtant il revient encore se refléter dans le monde corporel sur les traits du mourant. » (*Journal*, 14 octobre 1942).

A bien lire ces lignes, on serait tenté de penser qu'on meurt comme on a vécu, et qu'une bonne vie fait une bonne mort. C'est là peut-être la tendance d'un esprit qui puise une partie de ses racines dans le terreau panthéiste de l'Allemagne, mais nous connaissons des mourants saisis par l'angoisse et les terreurs du jugement et de la vie future, et des scélérats qui sont morts avec une complète tranquillité d'âme. Les confesseurs auraient sans doute beaucoup à nous apprendre sur ce chapitre. Jünger dira pourtant de la souffrance qu'elle a une valeur métaphysique et qu'elle est « la monnaie par laquelle nous payons notre existence ». Par la souffrance et par l'esprit contemplatif, nous atteignons à l'essentiel.

Du mystère à Dieu

En bon Germain qu'il est, Jünger sait enrichir son humanité par les découvertes qu'il fait dans les autres règnes de la création. C'est ainsi que l'amitié des bêtes et la présence des végétaux ne lui sont pas moins nécessaires que la compagnie de ses semblables. Et c'est encore en bon Germain qu'il note les

rêves dont il a été gratifié pour que ne soit jamais rompu le fil qui le relie au monde invisible et à l'âme universelle. « Tout acte de la vie a chez moi ses attaches dans les profondeurs du rêve » (3 août 1941).

« Il y a dans toute vie un certain nombre de choses qu'un homme ne peut confier même à ses plus proches, écrit-il en date du 2 octobre 1942. Elles sont semblables à ces pierres que l'on trouve dans l'estomac des poules. La sympathie n'aide pas à les faire digérer. C'est le pire et le meilleur de lui que l'homme renferme avec tant d'anxiété. Et même lorsqu'il se délivre du mal par la confession ou la prière, c'est pour Dieu seul qu'il porte ce qu'il a de meilleur. Ce qui est noble, bon et saint en nous est situé loin de toute sphère sociale. Il n'est pas communicable.

» A ce point de vue, les femmes sont beaucoup plus secrètes que nous. Elles sont de vrais tombeaux. En existe-t-il une seule dont l'époux ou l'amant puisse prétendre tout savoir, même s'il la tient fortement serrée sans ses bras ? Tous ceux qui, après des années, ont rencontré une ancienne maîtresse, ont été effrayés par cette maîtrise du silence. Des filles de la terre pour sûr. Elles cachent dans leur sein des sciences terribles et solitaires. Elles restent, même dans une époque bourgeoise et rationaliste, de véritables Médée. »

C'est autour de ce mystère, que Goethe appelait tantôt *l'éternel féminin* et tantôt *le royaume des mères*, que, curieusement, s'articule un théâtre de boulevard aussi spirituel et parisien que celui d'un Sacha Guitry. Et de ce constat épouvantable, Jünger enchaîne par une réflexion inattendue sur la prière. « Et c'est bien l'ineestimable et salutaire pouvoir de la prière. Elle ouvre, pour un instant, les replis du cœur et y fait la lumière. Elle ouvre à l'homme, et particu-

lièrement sous nos latitudes nordiques, la seule porte qui mène à la vérité, à la loyauté absolue et sans réserve. Elle absente, il devient impossible à l'homme de vivre sans duplicités, sans arrière-pensée, fût-ce avec ses proches et ses plus chers amis, et là où il ne serait pas contraint de le faire par prudence, la courtoisie, elle, l'y obligerait. »

L'homme, selon Jünger, reste avant tout un gentilhomme et un soldat, autrement dit un chevalier. Un chevalier qui ne peut vivre que sous un ciel habité par Dieu, ses anges et ses saints ou peuplé de dieux et de déesses. Dans l'âme allemande, le polythéisme ne s'oppose pas au monothéisme aussi radicalement que chez nous où, comme on le voit par l'exemple des poètes de la Renaissance, nous commençons dans la jeunesse et la force de l'âge par chanter les amours des hommes et des déesses, pour finir dans la vieillesse par prier le seul vrai Dieu. Les Allemands mélangent assez heureusement ces deux plans de la réalité.

Berlin 1927,
vol pour Paris



« La grandeur humaine, écrit encore Jünger, doit sans cesse être reconquise. Elle triomphe lorsqu'elle repousse l'assaut de l'abjection dans le cœur de chaque homme » (mettez démon à la place d'abjection, c'est la même chose). Mais comment sauvegarder son âme dans un monde devenu concentrationnaire par le fait de la technique, dans une société sans classes, régie soit par un Etat Molocho soit par les puissances de l'argent ? Par le recours aux forêts, répond Jünger, qui nous invite à prendre le maquis intérieur, les forêts de l'âme.

Cependant, dans un monde en béton, même les forêts de l'âme se rabougrissent et périssent par manque d'oxygène. Excellence humaine et perfection technique sont irréconciliables. Nous sommes contraints, dit-il, de sacrifier l'une ou l'autre et l'une à l'autre. La perfection scientifique vise au mesurable et l'excellence humaine à l'incommensurable : René Guénon avait déjà parlé du règne du Quantitatif.

Des machines et des esclaves

Il y a un demi-siècle, les hommes étaient encore des êtres métaphysiques. Les uns attendaient la révolution, d'autres la restauration du roi ou la fin du monde. Ils vivaient dans l'espérance ou le regret. Aujourd'hui, le monde et l'homme semblent se suffire à eux-mêmes. Ils ont fait la paix entre eux. L'humanité s'est installée sans état d'âme dans la production et la consommation, et l'immoralité c'est simplement ce qui dévie de la norme instituée par la société et des maîtres invisibles et anonymes.

Hegel avait raison. A la fin de l'histoire, il n'y aura plus de maîtres ni d'esclaves. Il n'y aura plus que des esclaves et des machines, non pas des machines qui

auront remplacé les esclaves, mais des esclaves qui feront marcher des machines et qui marcheront à leur rythme. Dans son village de Souabe, dans sa maison forestière transformée en sanctuaire pour ses archives et ses collections d'insectes, Jünger attendait-il encore un salut des hommes et de la terre ? Attendait-il le retour des dieux ? Il estimait que l'Eglise, institution fondée sur des dogmes révélés, sur les mystères de la foi, n'avait pas à combattre les dogmes variables de la science car elle est éternelle. Une religion révélée ne change pas, sinon elle se détruit. Et c'est ce côté éternel et intemporel de l'Eglise romaine qui a toujours fasciné cette âme d'aristocrate.

Elevé dans la confession luthérienne, au terme de sa vie, Jünger s'est converti au catholicisme. Il est enterré dans le petit cimetière de Wilflingen en Haute-Souabe. Jünger déclarait qu'il allait s'appuyer sur l'Eglise pour triompher du nihilisme car elle seule possède les paroles de la Vie éternelle et les clés du Royaume. C'est sa nostalgie du Saint Empire romain germanique qui l'a conduit à sa conversion.

Comme Baudelaire, il pensait que le monde doit s'ordonner autour du prêtre, de l'artiste et du soldat, et que les marchands ne viennent qu'ensuite. Platon et Aristote avaient déjà dit la même chose. Les vérités éternelles, il faut sans cesse les clamer aux oreilles des hommes sourds ou étourdis et aveugles à tout ce qui n'est pas leur intérêt immédiat.

G. J.